

LES

LANCIERS



ET

LES MARCHANDES DE MODES,

PIÈCE EN UN ACTE, MÉLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. BENJAMIN, THÉODORE N***, ARMAND OV.....
ET E.-F. VAREZ.

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre de la Gaité,
le 3 Novembre 1828.

 PRIX : 1 fr. 50 c. 



PARIS,

RÉMOND, ÉDITEUR, rue Saint-Claude, n° 14.

P. G. HARDY, rue du Temple, n° 5.

1828.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

Le Capitaine CHEVRONS.....	M. PARENT.
JULES.	M. LÉOPOLD.
FIRMIN. } Sous-Lieutenans de lan-	M. LEMÉNIL.
GUSTAVE. } ciers.....	M. CHARLES.
LOIGNON, lancier.....	M. MERCIER.
M ^{me} VESTA, Marchande de Modes...	M ^{me} BOURGEOIS.
ÉLODIE, } Ouvrières en Modes. {	M ^{me} LEMÉNIL.
HÉLOÏSE, } {	M ^{me} THIBAUT.
AMÉNAÏDE, } {	M ^{lle} EUGÉNIE.
THÉRÈSA, Catalane au service de Ma-	M ^{me} ADOLPHE.
dame Vesta.....	M. JOSEPH.
Un OFFICIER de Guérillas.....	M. SALLERIN.
Deux GUÉRILLAS:	M. THÉODORE.

La scène se passe dans une petite ville sur la frontière espagnole.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence, en date de ce jour. Paris, ce 3 novembre 1828.

Par ordre de Son Excellence,

Le chef du Bureau des Théâtres,
Signé COUPART.

PARIS. — IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, N^o 46, au Marais.

LES LANCIERS

ET

LES MARCHANDES DE MODES,

PIÈCE EN UN ACTE, MÉLÉE DE COUPLETS.

Le Théâtre représente l'intérieur d'un magasin de Modes: au fond, la porte d'entrée; de chaque côté des montres vitrées donnant sur la rue, et dans lesquelles sont des chapeaux et autres objets de nouveauté; à gauche de l'acteur, une porte qui conduit à la cuisine; à droite le commencement de la rampe et les premières marches d'un escalier qui conduit à l'appartement au-dessus du magasin.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLOÏSE, ÉLODIE, AMÉNAÏDE, THÉRÈSA.

Les demoiselles rangent le magasin, placent des modes dans les montres; pendant cette scène Thérèse tricote, assise sur un tabouret.

AIR : *Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.*

LES DEMOISELLES.

Du travail hâtons les apprêts,
Le plaisir nous attend après. *bis.*

THÉRÈSA.

Je m' trouv' bien d' mon air d'innocence,
Sans être aussi simpl' qu'on l' croit bien,
Mais pour paraître sans conséquence,
J'entends tout, j' dis que j' n'entends rien.

LES DEMOISELLES, rangeant.

Du travail hâtons les apprêts,
Le plaisir nous attend après.

THÉRÈSA.

Ces d'emoiselles écout' en cachette
Des messieurs qui leur veul' du bien,
Madame se laiss' conter fleurette :
J' vois tout ça, mais j' dis qu' j' ne vois rien.

LES DEMOISELLES.

Du travail hâtons les apprêts,
Le plaisir nous attend après.

SCÈNE II.

LES MÊMES, M^{me} VESTA.

M^{me} VESTA, arrivant par l'escalier.

Eh bien ! Courage, mesdemoiselles, vous voilà en belle humeur de grand matin ; taisez-vous un peu, vous me ferez plaisir, j'ai une migraine affreuse. On dirait que vous criez ainsi à tue tête pour avertir ces Messieurs que vous êtes au magasin.

HÉLOÏSE.

Eh ! Mon Dieu, madame, nous chantions tout bas.

M^{me} VESTA, examinant ce qu'elles font.

Et vous faisiez de belle besogne. (*Elle trouve un bonnet de papier sur une marotte*). Je vous y prends encore M^{lle} Elodie, nous nous fâcherons. L'intention de Madame votre mère, en vous envoyant de Paris en Espagne, n'est pas du tout que vous fassiez des chapeaux à trois cornes...

ÉLODIE.

Madame, c'est M. Jules, hier au soir...

M^{me} VESTA.

Votre lieutenant de lanciers ; M^{lle} Héloïse aussi dira que c'est M. Jules qui s'est amusé à faire des moustaches à ma tête toute neuve.

HÉLOÏSE.

Moi, Madame ! je ne vous dirai pas que c'est M. Jules... puisque c'est M. Firmin, son camarade ; mais, c'est toujours à moi que vous vous en prenez ; comme si ces demoiselles n'en faisaient pas autant.

M^{me} VESTA.

C'est possible, mais c'est toujours vous qui donnez l'exemple. Ah! il faut convenir que vous avez une vocation furieusement militaire.

THERESA, à part.

Et elle donc, qui parle, c'est ça qu'elle se gêne!

M^{me} VESTA.

Ecoutez, mesdemoiselles: parlons peu, mais parlons bien; vous êtes majeures ou émancipées, vous êtes donc vos maîtresses, et je sais fort bien qu'on n'est pas venu jusqu'à notre âge sans savoir qu'on a des yeux pour voir et un cœur pour sentir.

ELODIE, à part.

Elle est jolie; à notre âge...

M^{me} VESTA.

Mais, j'ai le droit d'exiger, et j'exige, d'après ma qualité de seule marchande de modes française du lieu, et surtout d'après mon enseigne de la Vestale..... qu'on se respecte pour le monde, et qu'on ait toujours l'air modeste et le tablier vert.

HÉLOISE.

Pour le tablier, Madame peut voir.....

ELODIE, baissant les yeux.

Et ce n'est pas l'air qui nous manque.

M^{me} VESTA.

Faites comme moi..... certainement j'ai, pour le capitaine Chevrons, tous les égards qu'on doit au courage malade qui vient, par billet de logement, réclamer l'hospitalité et les bons soins d'une compatriote, mais voilà tout, et c'est aussi comme il faut être pour que les hommes nous respectent.... il y a des momens où on me prendrait pour la Vénus de Médicis..... un vrai marbre.

HÉLOISE, bas à Elodie.

Dis donc, elle ressemble à la Vénus de Médicis!

ELODIE.

Oui, par l'âge.

M^{me} VESTA.

Maintenant vous pouvez aller ôter vos papillottes, et moi je vais achever de m'habiller.

AIR de la *Muette de Portici*. (*Amis, la matinée est belle.*)

M^{me} VESTA.

Songez vite à notre parure.

LES DEMOISELLES.

Mademoiselle, avec plaisir.

TOUTES, à part.

L'heure s'avance, et j'en suis sûre;

Près de nous ils vont accourir.

THERESA, à part.

Ces militaires, dès l'aurore,

Sont sur leurs pas,

TOUTES, à part.

Que la toilette ajoute encore

A nos appas,

Et ces Messieurs ne l'échapperont pas. *bis.*

(*Elles remontent l'escalier.*)

SCÈNE III.

THERESA, seule.

Enfin, les y' à parties, Dieu merci! C'est l'heure à laquelle Loignon m'a promis d' venir, et comme il y a là quelque chose pour lui.... Le capitaine Chevrons en aura, du bouillon.... mais après Loignon, s'il en reste... C' t'être là est si aimable! Il passe avec moi tous les instans qu'il peut avoir.... aussi quand il est là.... je ne lui épargne pas les comestibles.... Il m' dit de si jolies choses, quand il a la bouche pleine;.... aussi j'en perds la tête. C'est un si charmant grognard, comme on dit.

THERESA.

AIR : de *M. Adam, les Canards* (dans *Kaleb*).

Y faut conv'nir qu' ça fait des fameux têtes!

Quel appétit, quel soif et quelle ardeur!

Comm' c'est tourné pour fair' des conquêtes,

Ça cogn', ça jur', moi, ça m' fait mon bonheur.

A nos regards
 Quand leur file,
 Défile,
 C'est les grognards
 S' dit-on de toutes parts.
 Grognards.

} bis
 ter.

J' les aim' t-i les grognards !
 N'y a que l'beau sexe en ce lieu qui les aime ;
 Mais c'est à qui les fêtera le mieux.
 J'adore Loignon, v'la mon bonheur suprême,
 Rien que d'y penser, les larm's m'en viennent aux yeux.

Les meilleur's parts,
 Les cot'lettes
 Les om'lettes;
 Et les égards
 J' les gard' pour les grognards,
 Grognards,

} bis
 ter.

J' les aim' t'i les grognards,
 Ah! vivent les grognards.
 Dieu! qu' c'est beau les grognards!

SCÈNE IV.

THERESA, LOIGNON.

LOIGNON, passant la tête.

Peut-on z'entrer?

THERESA.

On dirait que je vous ai fait signe, quoi!... Vous marchez sur les talons de ces demoiselles.

LOIGNON.

Ah! c'est que j' suis t'exact..... incomparable Catalane... le quart sonnait z'à toutes les paroisses quand je suis parti du pied gauche.

THERESA.

Ces demoiselles ne font que d'monter pour se bichonner, par ainsi.....

LOIGNON.

Eh bien, laissons-les s' bichonner, ces petites chattes, et mettons t'a profit le tems que l'Amour z'et mon brigadier veulent bien m'accorder. (*Il l'embrasse.*)

THERESA.

Dieu! c'est-y hardi un lancier!

LOIGNON.

Vous trouvez, Catalane... c'est que, voyez-vous, quand le

lancier est lancé par l'amour, il ne connaît plus ni papa,
ni maman, ni rien du tout.

THERESA.

C'est donc bien vrai que vous m'aimez ?

LOIGNON.

Si c'est vrai, Catalane !... (*Lui mettant sa main sur son cœur.*)

AIR : des Comédiens par testament.

Tic-tac, tic-tac, jugez-en vous même,

Que ce battement

Peint bien un sentiment

Extrême !

Tic-tac, tic-tac, ce cœur qui vous aime,

Fait le roulement

Mieux que l'tambour d'un régiment ;

Prononcez, qu'en dites-vous, ma reine,

N'est-ce donc pas là

De l'amour le nec plus ultra ?

On dirait qu'c'est du gaz hydrogène,

Et non pas du sang,

Qui dans mes vein's monte et descend.

Tic-tac, etc.

Je n'sais d'honneur quel transport m'agite

Et c'qui met mon cœur

Aujourd'hui d'aussi belle humeur ;

De plaisir il ne bat pas plus vite,

Lorsque l'on entend,

L'colonel crier : en avant !...

Tic-tac, etc.

THERESA.

Ainsi vous vous rappelez ce que vous m'avez tant de fois
promis ?

LOIGNON.

Si je me le rappelle.... oh ! j'crois bien.... quoi que
c'est donc ?

THERESA.

Que c'était pour le bon motif, que....

LOIGNON.

Comment donc, Catalane ? mais, certainement, c'est pour
un excellent motif.

THÉRÈSA.

Vous avez juré de m'épouser ?

LOIGNON.

Il n'y a personne dans le régiment pour jurer comme moi.... vous pouvez compter là-dessus. Dites donc, Catalane, c'est ty ca vot' cuisine ? c'est qu'il y règne un luxe adriatique.... Celle de la dernière moscovite qui avait touché mon cœur n'était qu'une bicoque en comparaison de celle-ci.

THERESA.

Mais non, c'est le magasin.. la v'là, ma cuisine.

LOIGNON.

N'importe, elle est encore assez conséquente.

THERÈSA.

Parlons d'autre chose, nous n'avons guère le tems.

LOIGNON.

C'est ça, changeons de conversation : mange-t-on chez vous, Catalane ? c'est que j' suis sorti de l'hôtel à jeun.

THERESA.

A jeun, l' pauvre petit ! Comment vous n'avez encore rien pris.

LOIGNON.

Absolument rien.... z'à l'exception de sept ou huit petits verres de riquiqui qui se sont présentés au passage.

THERESA.

Attendez, attendez.... j'ai là quelque chose pour vous.
(Elle entre dans la cuisine.)

LOIGNON.

C'est très-bien, je vois qu'elle est au courant, la Catalane.. elle me rappelle une portugaise qui était z'au service d'un inquisiteur... j' n'ai jamais connu de femme semblable pour le ratafiat z'et les soupirste nones.. Dieu faisait-elle bien les soupirs.... elle avait soixante-dix ans.... qu'est-ce que je dis soixante-dix ans... soixante-neuf, Eh bien ! ma parole d'honneur, foi de Loignon... v'là la Catalane... j'vous finirai ça une autre fois.... momus.

THERÈSA, revient avec une tarte et une bouteille.

Tenez : ces demoiselles peuvent venir.... il faut vous dépêcher.

LOIGNON.

Donnez..... j' sais ce que c'est que d' mettre les bouchées doubles.... Que le diable me pardonne !... j' crois que c'est z'une tarte!... Ah ça ! et mon bouillon?

THERESA.

Il n'est pas encore fait :.... commencez par la tarte.... comment la trouvez-vous?

LOIGNON.

Savoureuse, aimable Catalane; je me rappelle qu'une fois, au cap de Bonne-Espérance, une Hottentote m'en fit manger une aux oiseaux..... au lieu de confitures, elle était garnie de pieds d'éléphants farcis... ça fait un manger bien délicat.

THERESA.

Si vous buviez ?

LOIGNON.

Vous croyez, Catalane, que si je buvais... Eh bien, versez..... ça me rappelle, c't' Hollandaise qui me faisait manger du fromage en me versant du faro et du genièvre..... lui en ai-je flutté de son genièvre! (*Il boit.*)

THERESA.

Quand aurez-vous fini le chapitre de vos bonnes fortunes?

AIR : Dans un délire extrême.

Vraiment faut que j' sois folle
D'vous en croire sur parole,
Quoiqu' lancier, j'ai bien peur
Qu' vous n' soyez voltigeur ;
Quoi, monsieur, quand j' réclame
Des preuves d' votre flamme...
D'une constante flamme,
Vous en r'venez toujours,
A vos premier's amours!

LOIGNON, d'un air piqué.

Même air.

Thérèse, plus d' confiance!
Un tel reproch' m' offense,
C'est vrai, j'ai voltigé...
Mais je me suis rangé :
Celui qui vous adore
Voltig'ra p' l'être encore....

THERESE, parlant.

Comment ?

LOIGNON, de même.

Attendez donc... (*Chantant.*)

Si je voltige encore....

Ah ! ce sera toujours

Près d' mes dernier's amours.

D'abord, ça n'était pas ma faute... parce que les femmes, voyez-vous..... les bellés femmes..... elles courent après moi comme les roses après les papillons ; ça me rappelle une *bailliadère* à Venise...

THERESA.

Encore !

LOIGNON.

Ah ! celle-là..... soyez tranquille, je n'en ai reçu que le plus beau soufflet... Ce sont des femmes extrêmement séduisantes que les *bailliadères*.

THERESA.

C'est bon, c'est bon... parlons de nous.

LOIGNON.

Impossible z'à mon cœur ; Catalane, je me sauve.

THERESA.

Déjà !

LOIGNON.

V'là bientôt l'heure de la revue, il faut que je sois au *posse*... A propos, j'étais chargé de dire à ces demoiselles que nos officiers ont des projets..... qu'ils vont venir..... qu'ils... Mais, adieu... adieu.

AIR : *Je saurai bien te faire marcher droit.*

Ce p'tit repas était fort de mon goût

Et d' mon amour j' voudrais causer, ma chère ;

Mais puisque j' suis français et militaire

Ma d'visé à moi c'est l' devoir avant tout.

Adieu ! ce soir, j' r'viendrai pour souper,

Au rendez-vous soyez exacts.

THERESA.

Eh quoi ! si tard ?

LOIGNON.

Si je peux m'échapper,

Je viendrai goûter dans l'entr'acte.

Ensemble.

THERESA.

Un tel départ n'est pas trop de mon goût,
Et contre lui je d'vrais être en colère,
Mais puisqu'il est français et militaire
Sa d'vis' doit être le devoir ayant tout.

LOIGNON.

Ce petit repas, etc.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE V.

THERESA, LES DEMOISELLES.

THERESA.

Dieu! il était tems!

CHŒUR D'ENTRÉE.

Aff. De Michel et Christine.

Quel bonheur!

bis.

Ma toilette

Est faite,

Quel bonheur,

De plaisir je sens battre mon cœur.

HÉLOÏSE.

Vous avez bien compris le signe que M. Firmin a fait de sa fenêtre?

HÉLOÏSE.

Tiens!.. que nous nous dépêchions de descendre, pour qu'ils eussent le tems de nous parler avant que madame fût au comptoir.

HÉLOÏSE.

C'est ça.

THERESA, venant du fond.

V'la ces messieurs.

Mme VESTA, en haut.

Thérèsa! Thérèsa!

THERESA.

Madame...

AMENAÏDE, courant au fond retenir la porte.

Attendez... n'entrez pas...

HÉLOÏSE.

Va vite... ne la laisse pas descendre.

M^{me} VESTA, en haut.

Venez donc me lacer... et me dire où vous avez mis mes gigots.

THÉRÈSA.

Ils sont dans ma cuisine, vos gigots.... à côté de la broche...

HÉLOÏSE.

Surtout, fais du bruit en descendant, pour nous avertir.

THÉRÈSA.

Laissez faire, allez... vous m'entendrez. *(Elle monte.)*

SCÈNE VI.

LES DEMOISELLES, JULES, FIRMIN ET GUSTAVE.

HÉLOÏSE.

Vous pouvez entrer.

JULES.

Bonjour, charmante Héloïse. *(Il lui baise la main.)*

FIRMIN.

Vous permettez aussi, adorable Elodie.

GUSTAVE.

Ma parole d'honneur, c'est un meurtre que de retenir au quartier des officiers, quand les Grâces les attendent dans un magasin.

ÉLODIE.

Passons les compliments : Thérèse retient madame; mais elle ne peut tarder à descendre.

JULES.

Vous avez raison: commençons par convenir de nos faits.

FIRMIN.

Rien de plus facile; nous avons fait comprendre à M^{me} Vesta l'inconvenance, pour une Française, de rester en étalage le jour de la revue des troupes de sa nation : le capitaine Chevrans, avec sa brusquerie habituelle, a déclaré que ce serait manquer à la patrie, et M^{me} Vesta est presque décidée, à condition que le capitaine la conduira à cette revue... Et alors, de notre côté... Avez-vous déjà été aux revues?

ÉLODIE.

Les jours ouvrables?... Ah bien, oui... c'est impossible... nous n'avons que le soir.

JULES.

Eh bien! aujourd'hui, ça ira tout seul: il faut convenir que, le magasin fermé, vous viendrez avec nous...

FIRMIN.

Que nous nous promènerons...

GUSTAVE.

Que nous dînerons...

JULES.

Que nous irons au Prado, s'il est ouvert...

FIRMIN.

Ou ailleurs... s'il ne l'est pas.

HÉLOÏSE.

Ça n'est pas encore décidé.

JULES.

Alors, allons aux voix.

TOUS.

Oui, aux voix.

JULES.

Que celles qui sont pour la revue, le dîner et la promenade, lèvent la main. (*Toutes lèvent la main.*) Adopté, à l'unanimité.

TOUTES.

A l'unanimité.

JULES, à Elodie.

M^{lle} Elodie a-t-elle eu la bonté de s'occuper de moi?

ÉLODIE.

Oui, monsieur... votre cravate est ourlée... la voilà.

FIRMIN, se plaçant sur le comptoir.

Je vais dresser la carte pour le dîner.

GUSTAVE.

Et moi répéter cette walse, si M^{lle} Elodie promet de la danser avec moi.

JULES, prenant la cravate des mains d'Elodie.

AIR : *Chante, chants, troubadour, chante* (Romagnési).

Au tems de la chevalerie,

C'est ainsi que l'ami du cœur

Recevait l'écharpe chérie
Qu'il devait rapporter vainqueur.

FIRMIN, écrivant sur le comptoir.
Gateaux soufflés, vin de Madère.

ELODIE, qui a mis la cravate à Jules.
Oui, le noir vous sied à ravir.

GUSTAVE.

Quels jolis pas nous allons faire!

FIRMIN.

Quel dîner je ferai servir!

HÉLOÏSE, dansant avec Gustave.

On s'enlace,

On passe,

On repasse,

Puis sur place,

On walse un moment.

TOUS.

On s'enlace,

On passe,

On s'embrasse;

Ah! c'est charmant.

bis.

JULES.

La partie sera délicieuse.

FIRMIN.

M^{me} Vesta n'en saura rien.

GUSTAVE.

Elle sera trop occupée de son côté.

THERESA, très-haut, en dehors.

Eh! madame, je ne peux pas aller plus vite.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, THERESA, *accourant.*

AIR de la Clochette.

La voilà.

TOUS.

La voilà.

ÉLODIE.

Sauvez-vous...

HÉLOÏSE.

Partez vite.

TOUS.

La voilà,

La voilà.

LES MILITAIRES.

Nous voulons voir la suite.

JULES.

Je reste ici.

FIRMIN, se mettant dans un grand carton rond.

Moi, voilà ma guérite,

M'y voilà.

AMENAÏDE, à Gustave.

Passez là.

TOUS.

Par là,

Par là.

THÉRÈSA, enfonçant Firmin dans le carton.

Bien vite.

LES DEMOISELLES.

Restez là.

THÉRÈSA.

N' bougez pas.

TOUS.

Nous voilà, nous voilà, nous voilà.

Firmin est caché dans un grand carton rond ; Jules s'est couvert de la housse d'un fauteuil, et Gustave est blotti sous le comptoir

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M^{me} VESTA, LE CAPITAINE CHEVRONS.

M^{me} VESTA, aux demoiselles, qui ont l'air très-occupé.

En vérité, Thérèse le ferait exprès qu'elle ne serait pas

plus long-tems à... (*Apercevant le capitaine, qui arrive du côté opposé.*) Ah ! voilà mon aimable locataire.

LE CAPITAINE.

Je n'ai pas voulu vous faire attendre... vous avez, dites-vous, à me parler, et...

M^{me} VESTA, bas.

Monsieur le capitaine, veuillez d'abord permettre que je... (*A part, montrant les demoiselles.*) Il faut que je leur fasse céder la place. (*Haut.*) Laissez cela, mademoiselle Elodie... je mettrai moi-même les nœuds à cette capote.

ÉLODIE.

Pourquoi, madame ?

M^{me} VESTA.

Parce que la femme de l'alcade m'a fait dire, ce matin, de lui envoyer une de mes demoiselles... Elle a des commandes à faire.

ÉLODIE.

Mais, madame... il est encore de bonne heure.

M^{me} VESTA.

Allez, vous dis-je... Je sais bien que vous aimez mieux regarder passer les officiers.

LE CAPITAINE, offrant une prise à M^{me} Vesta.

En usez-vous ?

M^{me} VESTA.

Merci, capitaine.

Le Capitaine prend une prise, et en jette une partie ; Jules, qui sortait la tête du carton, la reçoit et éternue.

LE CAPITAINE, surpris.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

HÉLOÏSE.

C'est Thérèse.

LE CAPITAINE.

Dieu la bénisse !... Tudieu ! quel creux !

M^{me} VESTA.

Vous, Héloïse, vous porterez ces écharpes chez cet administrateur qui en change si souvent.

HÉLOÏSE.

Mais, madame, c'est toujours moi.

M^{me} VESTA.

Et vous, M^{lle} Aménaïde, allez chez cette veuve du faubourg...

AMÉNAÏDE.

Je ne sais pas le numéro, madame.

M^{me} VESTA.

C'est dans la maison de la sage-femme, en face les Enfans-Trouvés, près la caserne.

AMÉNAÏDE.

C'est que...

M^{me} VESTA.

C'est que, lorsqu'il faut sortir pour les affaires, on n'a jamais le tems... Mais, si c'était pour votre plaisir... Allons, plus d'observations, qu'on m'obéisse.

HELOÏSE, à part, regardant où sont les officiers.

Ah ! mon Dieu ! comment faire ?

THÉRÈSA.

Pardine, on ne les mangera pas, et ils vont assister au tête-à-tête; v'là tout.

CHOEUR DE SORTIE.

AIR : *Michel et Christine.*

Quel ennui, *bis.*

Quoiqu'on fasse

Il faut céder la place,

Quel ennui, *bis.*

Elle veut causer seule avec lui.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE IX.

LE CAPITAINE, M^{me} VESTA, THÉRÈSA.

THÉRÈSA, à part.

Et mon tour donc, il va venir.

M^{me} VESTA.

Maintenant, capitaine, je suis tout à... (*Apercevant Thérèse.*) Eh bien ! et vous, qu'est-ce que vous faites là ?

THÉRÈSA.

Moi ?... je tricotte.

M^{me} VESTA.

Faites-moi le plaisir d'aller voir à votre broche si j'y suis.

THÉRÈSA.

Pardi ! j'suis bien sûre que vous n'y êtes pas ; mais, pour vous faire plaisir, j'allons y regarder. (*Elle rentre dans la cuisine.*)

SCÈNE X.

M^{me} VESTA, LE CAPITAINE, LES OFFICIERS CACHÉS.

Mad. Vesta, après s'être assurée que tout le monde est éloigné, s'approche, en minaudant, du capitaine.

LE CAPITAINE, à part.

Que diable a-t-elle à me dire ? (*Haut.*) Eh bien ! madame, que me voulez-vous ?

M^{me} VESTA.

Vous consulter, capitaine... Vous êtes un homme de bon sens.

LE CAPITAINE.

Vous êtes bien honnête, certainement.

M^{me} VESTA.

J'aurais dû vous éviter la peine de descendre ; mais se présenter chez vous..... une femme seule..... J'ai craint la médisance... Je suis encore d'un âge...

LE CAPITAINE.

Madame, votre vertu est au-dessus de tout soupçon, et... Mais asseyons-nous donc. (*Il fait un mouvement pour prendre le fauteuil que représente Jules ; celui-ci, qui l'entend, change de place.*) Il m'avait semblé voir...

M^{me} VESTA.

Nous sommes très-bien, capitaine..... Revenons..... Ah ! capitaine, qu'une veuve, privée de tout, est malheureuse, dans un pays étranger !... Vous êtes garçon, capitaine ?

LE CAPITAINE.

Oui, madame... Mais veuillez me dire...

M^{me} VESTA.

Oui, je vais vous dire. (*Elle va fermer la porte.*) La tranquillité de ce pays est un peu compromise par la guerre... Les guérillas inquiètent nos environs... déjà, une fois, ils

ont forcé les Français d'évacuer cette ville... Je voudrais retourner en France.

LE CAPITAINE.

Eh bien ! madame, qui vous en empêche ?

M^{me} VESTA.

Sans protecteur... c'est impossible.

AIR : *En attendant.*

Sans protecteur,

Vouslez-vous que je pense

A voyager ? je crains trop un malheur :

Eh que pourraient, hélas ! pour leur défense

Quelques attrait... la vertu.. l'innocence..

Sans protecteur. *bis.*

Ah ! si j'avais un mari... militaire, comme vous, capitaine... ô mon Dieu ! j'irais au bout du monde... Votre âge... votre grade sont autant de porte-respects... Car il faut que vous le sachiez... je n'aime pas les jeunes gens... mais beaucoup, ah ! beaucoup les hommes rassis... comme vous, capitaine.

LE CAPITAINE.

Trop honnête, assurément ; mais enfin, madame, où voulez-vous en venir ?

M^{me} VESTA.

J'ai peur qu'on ne m'attaque.

LE CAPITAINE.

Il n'y a pas de danger.

M^{me} VESTA.

Mais, enfin, si les guérillas...

LE CAPITAINE.

Encore vos guérillas..... j'en ferais sauter tout un régiment, aussi facilement que ce carton... (*En disant cela, il donne un coup de canne dans le carton où Jules était caché ; le carton roule et s'ouvre.*)

JULES, se relevant.

Merci, capitaine.

M^{me} VESTA, effrayée.

Ah ! mon Dieu !

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

FIRMIN, sortant de dessous la housse du fauteuil.
Que madame...

M^{me} VESTA.
En voilà deux... Ah! ma réputation!

GUSTAVE, sortant de dessous le comptoir.
Vous offre sa fortune...

JULES.
Sa main...

FIRMIN.
Son cœur.

M^{me} VESTA.
Encore..... Tout le régiment était donc caserné chez moi?... Je me meurs...

JULES.
On n'en meurt pas, madame; mais on penche un peu à l'indulgence pour les autres, quand soi-même on en a besoin.

LE CAPITAINE, à M^{me} Vesta.
Que dit-il?

JULES, à M^{me} Vesta.
Vous ne voulez pas qu'on fasse la cour à ces demoiselles... vous voulez leur fermer les yeux sur notre mérite... et vous n'êtes pas insensible à celui du capitaine.

M^{me} VESTA.
Messieurs... nos vues sont honnêtes.

LE CAPITAINE.
Certainement!

JULES.
Et les nôtres?

FIRMIN.
Oui, et les nôtres?... Qu'est-ce que nous demandons à ces demoiselles?

TOUS.
Oui, qu'est-ce que nous leur demandons?

LE CAPITAINE.
Eh bien! qu'est-ce que vous leur demandez?

JULES.
Ce que madame vous offre, capitaine.

M^{me} VESTA.

Eh bien ! messieurs... qu'est-ce que j'offre ?... Ma main,
mon cœur et le magasin... Mais vous ?...

JULES.

Nous ?... Nos vœux sont, pour le moins, aussi légitimes
que les vôtres.

AIR : *Du curé de Pomponc.*

GUSTAVE.

Pour raison de santé, maman
Réside en Amérique :
Je lui tracerai le roman
D'un amour pathétique.
A notre union il faudra
Qu'un jour je la décide,
Quand sa lettre viendra,
Larira,
J'épouse Aménaïde.

JULES.

Le trois février j'eus vingt ans.
Mon oncle en a soixante ;
De son héritage j'attends
Une assez belle rente :
Un jour ou l'autre il partira,
Quoiqu'il tienne à la vie ;
Dès que son or viendra
Larira,
Moi j'épouse Élodie.

FIRMIN.

Je ne suis que sous-lieutenant,
Mais j'ai mis dans ma tête
D'être un jour maréchal de camp :
Le grade est fort honnête.
Aux lauriers que mon front ceindra
Cette gloire est promise ;
Quand le grade viendra,
Larira,
Moi j'épouse Héloïse.

LE CAPITAINE.

Moi qui déjà suis un ancien...
(J'ai vu les pyramides),
Pour former un tendre lien
J'attends mes invalides.

Avant un an mon tour viendra,
Je suis numéro douze.

(*Il parle.*)

N'y a plus que onze à passer avant moi, c'est l'affaire
d'une escarmouche un peu vive ;

Et quand j'en serai là,
Madam' Vesta,
Soudain je vous épouse.

M^{me} VESTA.

Voilà qui est raisonnable...

LE CAPITAINE.

N'est-ce pas que c'est on ne peut plus raisonnable ?

JULES.

Alors vous ne trouverez pas mauvais que ces demoiselles
viennent à la revue...

FIRMIN.

Et que vous veniez avec elles.

M^{me} VESTA.

Moi ? monsieur... Mais est-il dans les convenances ?...

LE CAPITAINE.

J'aurai l'honneur de vous offrir mon bras.

M^{me} VESTA.

Oh ! alors je ferai tout ce que vous voudrez.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, THERESA, *arrivant*, LES DEMOISELLES
ensuite.

THÉRÈSA.

Madame, je viens d' voir par la fenêtre de ma cuisine
des hommes qui courent comme des fous dans la rue !

M^{me} VESTA.

C'est qu'ils se rendent à la revue.

ELODIE, *arrivant.*

Madame, je ne sais pas ce que ça veut dire... Mais tout
le monde se sauve ; on ferme les boutiques.

M^{me} VESTA.

Vous êtes folles... C'est pour la fête.

HELOISE, arrivant.

Madame, je suis morte de frayeur : les troupes se portent en armes dans le faubourg.

JULES.

Eh bien ! c'est pour former le cortège. (*On entend les tambours.*)

AMENAÏDE.

Entendez-vous la générale ?

FIRMIN.

C'est le rappel pour la réunion des troupes..... Vous allez voir cela.

JULES.

Madame consent à ce que vous sortiez avec nous.

GUSTAVE.

Elle nous accompagne...

FIRMIN.

Avec notre brave capitaine.

TOUTES LES DEMOISELLES.

Comment, madame, il est possible ?

M^{me} VESTA.

Que voulez-vous ? je n'ai jamais su résister à la valeur (*en jetant un coup-d'œil au capitaine*), ni à l'amour. Allons, il faut fermer le magasin, si nous voulons être bien placées... (*Elle appelle.*) Thérèse ! Thérèse !

THERESA.

Me v'là, madame ; ah ! il paraît qu'il y a de l'accord à présent.

M^{me} VESTA.

Fermez les volets... Des circonstances nous obligent... ces messieurs, ces demoiselles et moi, d'aller...

THERÈSA.

J'sais bien, madame, à la revue... Puisque tout l'monde y va, si madame voulait que moi-même...

JULES.

Ça fera neuf.

M^{me} VESTA.

Elle peut nous suivre... Qu'en dites-vous, capitaine ?

LE CAPITAINE.

Je n'y vois pas d'inconvénient... Mais qui vous accompagnera ?

THÉRÈSA :

Oh ! monsieur, si madame veut bien permettre encore, ça n'sera pas difficile... il y a Loignon...

TOUS LES OFFICIERS.

Loignon !

LE CAPITAINE.

Comment, le drôle connaît Thérèse ?

M^{me} VESTA.

Qu'est-ce que c'est que ça, Loignon ?

THÉRÈSA.

J'vas vous dire, madame... Loignon, c'est comme qui dirait...

AIR : *Est-ce ma faute da ?*

Il est franc, aimable,
(C'est un Bourguignon),
Il aime la table,
En bon compagnon.
Il n'est pas mignon,
Mais il est affable,
Et jamais grognon ;
V'là c' que c'est qu' Loignon. *bis.*

LE CAPITAINE.

Allons, madame, il faut que tout le monde soit heureux aujourd'hui... consentez.

M^{me} VESTA.

Soit !

JULES.

Et de dix.

THÉRÈSA.

Le voilà !... Ah ! mon Dieu ! il est ébouriffé comme un coq en colère.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LOIGNON.

LOIGNON.

Ah ! mes officiers ! ah ! Catalane, quelle nouvelle ! les ennemis !... les guérillas !

TOUS LES OFFICIERS.

Les guérillas !... Aux armes !

LOIGNON.

Ah ! bien oui, aux armes !... Il est bien tems : le commandant de la place, qui, sans doute, savait à quoi s'en tenir sur la marche des Espagnols... a fait évacuer la ville, sans rien dire... Il n'y a plus que nous de Français pour le quart d'heure.

LE CAPITAINE.

Nous abandonner ainsi !

JULES.

Il faut rejoindre le régiment.

FIRMIN.

Ou nous battre jusqu'au dernier soupir.

LOIGNON.

Ah ! s'il faut taper, j'en suis !... pour apprendre à ces affamés à vouloir venir manger la soupe à Loignon.

THÉRÈSA.

Dites donc, madame, moi, qui suis Espagnole... j'ne risque rien ; j' cours sur la place de l'hôtel-de-ville savoir au juste ce qui se passe, et j'viendrai vous en faire part.

M^{me} VESTA.

Va, ma petite Thérèse, et dépêche-toi. (*Thérèse sort.*)
Eh bien ! et nous, qu'allons-nous devenir, si vous nous abandonnez ?

LE CAPITAINE.

Ma foi, ce qu'il plaira à Dieu ; pour le moment, le devoir seul...

HÉLOÏSE.

Ah ! M. Firmin !

ÉLODIE.

Ah ! M. Jules !

M^{me} VESTA.

Capitaine, que dites-vous donc là ? Songez donc que ces guérillas sont capables de tout ?.... Comment voulez-vous qu'une veuve et trois demoiselles résistent à une armée entière ?... Restez plutôt, vous nous ferez respecter peut-être.

LOIGNON.

Il est sûr z'et certain qu'à nous quatre nous ne pouvons guère espérer repousser toute une armée.

M^{me} VESTA.

Capitaine, de grâce !...

HÉLOÏSE.

M. Firmin !

ÉLODIE :

M. Jules !

AMÉNAÏDE.

M. Gustave !

LE CAPITAINE, se défendant.

Que diable ! madame, vous avez tort de chercher à nous séduire ; je connais mon métier... et vous savez, mieux que personne, que j'ene recule devant qui que ce soit... Mais je ne puis rien décider à moi seul ; voyons, messieurs, conseil de guerre : devons-nous résister ?

M^{me} VESTA ET LES DEMOISELLES.

Oui, oui, il faut résister !

LE CAPITAINE.

Madame et mesdemoiselles... il s'agit de résistance... vous n'avez pas voix au conseil... Laissez-nous faire... (*Aux officiers.*) Résisterons-nous ?

JULES.

Je lis dans vos yeux que vous pensez comme nous et que vous en brûlez d'envie.

LE CAPITAINE.

C'est vrai, morbleu ! Eh bien, c'est dit.

TOUS.

AIR : *Le Pantalon.*

Oui, résistons,

Ripostons,

Combattons !

Avec audace,

Gardons la place !

Bravons mousquets,

Pistolets

Et boulets..,

Par un effort inoui

Oui !

LE CAPITAINE.

Que ces meubles sans retard,
En guise de rempart,
Protégent cette issue ;
Et de là-haut , dans la rue ,
Pour les faire plier ,
Lançons tout le mobilier !

M^{me} VESTA , parlant.

Comment , mon mobilier ?

LE CAPITAINE.

Sans doute ! chaises , fauteuils , commodes , pendules ,
armoires , vaisselle... , etc. Il faut que tout y passe.

Adopté !

TOUS , excepté M^{me} Vesta.

REPRISE DE L'AIR.

Oui , résistons ,
Ripostons ,
Combattons !
Avec audace ,
Gardons la place !
Bravons mousquets ,
Pistolets
Et boulets...
Par un effort inoui ,
Oui !

M^{me} VESTA , criant.

Je m'y oppose !... je ne résiste plus.

LE CAPITAINE , criant plus fort.

C'est pour le salut commun..... contribution nationale
et volontaire.

LOIGNON.

Pardon z'escuse , mon capitaine , si je vous interromps ;
mais , si vous le permettiez , je vous donnerais peut-être z'un
autre moyen :

M^{me} VESTA.

Ah ! capitaine , s'il a un autre moyen.

LE CAPITAINE.

Voyons , parle.

LOIGNON.

Je me rappelle que déjà je me suis trouvé dans une position tout-à-fait jumelle de celle-ci..... c'était z'en Prusse chez des blanchisseuses... pour lors il y avait des cosaques qui voulurent, comme z'ici les guérillas, se mêler de leur lessive..... nous n'avons fait ni une, ni deux ni trois..... j'avons troqué l'uniforme contre les z'hardes de ces demoiselles, et quand les barbes sales ont voulu s'émanciper... nous les avons savonnées!..... mais je dis..... elles n'étaient plus reconnaissables après... quoi.

JULES.

L'idée est charmante.

FIRMIN.

Admirable...

GUSTAVE.

Ça n'empêchera pas de jeter plus tard tout le mobilier par la fenêtre.

LE CAPITAINE.

L'idée est superbe pour vous, messieurs, mais pour moi.

JULES.

Ah! capitaine, c'est de la modestie... vous serez belle comme une rose en mettant le tour de Madame et en coupant vos moustaches.

LE CAPITAINE.

Couper mes moustaches! On me couperait plutôt la tête.

ÉLODIE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc à y tenir tant?.. elles sont toutes grises.

LE CAPITAINE.

Silence.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

J'en suis plus fier depuis qu'elles sont vieilles,
Ma parure à moi, la voilà!
Et je couperais les oreilles
A qui porterait la main là.
Un bon grognard vit et meurt avec ça.
Pour éviter une semblable tache,
Retrouvant ma jeune vigueur,
Je braverais... Mahmoud et sa fureur;
Oui je saurais défendre ma moustache,
A la barbe du Grand Seigneur.

LOIGNON.

Eh bien! alors vous vous cachez sous un voile et comme ça....

M^{me} VESTA.

Mais si vous mettez nos robes et nos bonnets..... Eh bien.. et nous ?

LOIGNON.

Vous n'avez donc pas compris l'allégorie... c'est une continuation de la métamorphose..... Le capitaine a chez lui des habits neufs destinés aux nouveaux venus..... et chacune de vous pourra choisir le pantalon z'à sa taille.

M^{me} VESTA.

Nous mettre en militaires, jamais, monsieur, jamais.

HÉLOISE.

Des modistes en lanciers?

ÉLODIE.

Il faudrait prendre un air méchant.

AMÉNAÏDE.

Ça ne peut pas nous aller.

LOIGNON.

Vous avez tort d' faire des façons; quand z'il n'y a qu'un moyen z'à prendre, il est fort inutile de choisir.

LE CAPITAINE.

Il a raison, voyez si vous préférez être mises à contribution.

JULES.

Pillées.

FIRMIN.

Volées.

LOIGNON.

Et puis voilà.

LES DEMOISELLES.

Donnez donc les uniformes.

M^{me} VESTA, en soupirant.

On voit bien que ces Demoiselles n'ont rien à perdre.

HÉLOISE.

Qu'est-ce que vous dites donc, madame?

ÉLODIE.

Est-ce que nous n'avons pas nos économies?

LE CAPITAINE.

Allons vite, vous trouverez dans ma chambre des uniformes pour toutes les tailles....

JULES.

C'est ça, et nous, nous allons monter chez vous nous arranger comme nous pourrons.

LOIGNON.

J'crois que j' vois déjà des guérillas.

M^{me} VESTA.

Il faut donc se décider.... Ah ! Dieu ! Venez, mes demoiselles..... à quels dangers ne sont pas exposées les marchandes de modes.

LE CAPITAINE, à Loignon.

Toi, fais faction.

LOIGNON.

Soyez tranquille.

AIR :

CHŒUR.

Il nous faut tous

Songer à cette

Toilette,

Dépêchez-vous,

Et métamorphosons-nous.

LES FEMMES.

Je crains bien que l'air martial,

Ne nous aille aussi pas trop mal.

LES HOMMES.

Moi j'ai peur que l'air virginal

Ne nous gêne, mais c'est égal.

TOUS.

Il nous faut tous, etc.

(Ils sortent.)

Les lanciers montent chez les marchandes de modes, et les marchandes de modes chez les lanciers.

SCÈNE XIII.

LOIGNON, seul.

Brrrr ! les voilà envolés. Ah ça ! et moi, comment que j' vas m'harnacher. Tiens... eh bien ! en Catalane... où est-elle donc la Catalane ? Oh ! ah ! Catalane... c'est égal, v'là sa

cuisine et justement sur une chaise ses z'hardes des dimanches ; allons, Loignon, z'à l'ouvrage. (*Il prend les habits de Thérèse.*) A bas le schapky... la veste et le fournement..... maintenant le carako... c'est que ça me va z'a ravir la ré-sille.. je dois t'êtrejolie comme un des astres du firmament... mais qu'est-ce qui a pu passer dans l' cerveau du commandant, d' nous abandonner ainsi sans tambour ni trompette ? c'est pas l'embarras, c'est un farceur le commandant... Il y a queuque bouquet caché là - dessous. (*Il est habillé.*) En parlant de bouquet, et ma rose donc ; eh ben mais ! me v'là comme une vraie Catalane. Si les ennemis allaient me trouver trop bien à présent... et que... ils ne risquent rien, je leur z'en ferai voir de cruelles... si j'avais été femme moi, j'aurais fait z'une fameuse tigresse... c'est qu'il n'aurait pas fallu se permettre avec moi la moindre croquignole.

SCÈNE XIV.

LOIGNON, THÉRÈSA, accourant.

THÉRÈSA.

Oui, madame, c'en sont des guérillas... (*Apercevant Loignon.*) Tiens v'là z'une payse..bonjour, payse. (*En le regardant.*) Ah ! c'est un singe.

LOIGNON.

On lui en taillera sur ce modèle-là, des singes, à la Catalane.

THÉRÈSA.

Eh ! c'est Loignon... Ah ! comme il est laid comme ça !

LOIGNON.

Comment, j'suis laid ?

THÉRÈSA.

C'est une justice à vous rendre... mais c'est ma belle robe qu'il a prise.

LOIGNON.

V'là en échange... mon schapky... ma veste, et le fournement complet.

THÉRÈSA.

J' n'en veux pas... il me faut ma robe... j' voulons ma robe.

LOIGNON.

Mais laissez donc, vous me chiffonnez.

THÉRÈSA.

Ça m'est égal, c'est à moi... il faut m' la rendre... vous lez me la gâter.

LOIGNON.

Les guérillas vous la gâteraient bien davantage, Catalane... parce que les vainqueurs, voyez-vous... j'ai l'habitude d'être vainqueur et j' sais ça ; par ainsi, faites comme ces demoiselles, allez vous mettre en uniforme... et laissez-moi tranquille.

THÉRÈSA.

Bath!... ces demoiselles... se déguisent aussi ?

LOIGNON, en lui mettant son schapky sur la tête.

Eh ! oui... on a bien de la peine à vous mettre ça dans la tête... Catalane, dépêchez-vous d' faire comme elles et laissez-moi vot' panier.

THÉRÈSA.

C'est que je n'ai pas encore déjeuné.

LOIGNON, lui donnant la veste.

Mettez-vous ça sur l'estomac.

THÉRÈSA.

C'est pas assez...

LOIGNON.

En ce cas, prenez ce sabre sous vot' bras et vos jambes à votre cou, car on peut venir. (*Il la pousse.*) Eh ! allez donc ! Maintenant prenons l'encolure de la Catalane... quoi qu'il y a dans son panier?... un dindon... en avant le dindon..... Ah ! v'là mes officiers.

SCÈNE XV.

LOIGNON, LE CAPITAINE, JULES, FIRMIN,
GUSTAVE.

GUSTAVE.

AIR :...

Nous voilà tous,
Admirez cette
Toilette;
Chacun de nous

Doit redouter les yeux doux.

JULES, arrivant.

Nous voilà tous ; etc.

FIRMIN, arrivant.

Pour mieux tromper ces fins matois,

Oublions nos anciens exploits.

LE CAPITAINE, arrivant.
Devant eux nous devons, je crois,
Trembler pour la première fois.

TOUS.

Nous voilà tous, etc.

Ah! voilà Loignon!

JULES, à Firmin.

J'étouffe, tu as trop serré mon corset.

FIRMIN.

Je te conseille de te plaindre, tu as une taille divine!

GUSTAVE.

C'est comme notre capitaine, qui, sans ses moustaches,
serait gentil à croquer.

LE CAPITAINE.

On me l'a souvent dit... mais il y a long-tems.

FIRMIN.

Tu n'as encore vu personne?

LOIGNON.

Personne autre que cet innocent quadrupède.

JULES.

Mettons-nous vite à nos places.

FIRMIN.

A vous la place d'honneur, capitaine; surtout n'oubliez
pas votre voile.

LOIGNON.

Je crois, capitaine; que, si vous en mettiez deux, vous
n'en seriez que mieux.

GUSTAVE, au fond.

Les voilà! Les voilà!

JULES.

Vite, donne-moi la collerette.

FIRMIN.

Moi, je prends ce bonnet.

LE CAPITAINE, à la placé de Mme Vesta, et tenant un chapeau.

Morbleu!... est-ce dur de recevoir les ennemis, le cha-
peau à la main!

LOIGNON.

Silence, mesdemoiselles, voilà des pratiques!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, PLUSIEURS GUÉRILLAS, UN OFFICIER.

AIR : *Sans bruit.* (de Bérat.)

L'OFFICIER.

Suivez-moi.

LES SOLDATS.

Nous voici.

L'OFFICIER.

Pas un seul homme ici,
Mais des femmes charmantes,
Bien faites, séduisantes..
Ici nous camperons,
Entrons, entrons, entrons. *bis.*

JULES.

Qu'est-ce qu'il y a pour le service de ces messieurs? un chapeau?... une collerette?...

FIRMIN.

Des rubans?... des cravates ou des cols?

GUSTAVE.

Vous n'avez qu'à parler... Nous sommes très-accommodantes.

L'OFFICIER, allant au capitaine.

Il ne s'agit, mes petits cœurs, pour le quart d'heure, que de nous donner à boire, à manger et à coucher.

LOIGNON, à part, tout en plumant son dindon.

Rien que ça, mustapha.

LE CAPITAINE, repoussant l'officier.

Ne vous approchez donc pas autant.

L'OFFICIER.

Et pourquoi donc ça, charmante Française?

JULES.

C'est que nous sommes on ne peut plus chatouilleuses.

LE CAPITAINE, donnant une tape à l'officier.

A bas les mains!

L'OFFICIER.

On n'est pas plus aimable.

UN SOLDAT, à Loignon.

Et vous, la bonne, qu'est-ce que vous faites là?

LOIGNON.

Est-ce que vous ne le voyez pas ?

L'OFFICIER.

Allons, mes petites mères, vous allez avoir la complaisance d'être un peu moins revêches.

LOIGNON, à part.

Voyez-vous ça !

LE CAPITAINE.

Pourriez-vous nous dire ce que nous devrions faire pour vous faire plaisir ?

L'OFFICIER, aux guérillas.

En voilà une qui s'apprivoise. (*Haut.*) Il faudrait, d'abord, ne pas vous enfuir à notre approche.

LE CAPITAINE, en colère.

Nous enfuir?... nous?... ah bien oui !

L'OFFICIER.

Tudieu ! quelle commère et quelle voix !

LE CAPITAINE, faisant la petite voix.

C'est que, voyez-vous, je suis un peu enrhumée.

JULES, à un des guérillas.

Si vous voulez absolument prendre ma main... il ne faut pas faire tant de grimaces... la voilà. (*Il serre, avec force, la main du soldat, qui jette les hauts cris.*)

FIRMIN.

C'est comme moi, quand on me marche sur les pieds, je sais ce que cela veut dire. (*Il écrase le pied du soldat qui veut lui faire la cour.*)

LOIGNON, à un autre, qui regardait son dindon, et en le lui montrant sous le nez.

Vous voulez savoir s'il est frais?... Sentez plutôt...

L'OFFICIER.

Jé vois que nous nous entendons à merveille... Vous devez avoir un joli gosier : faites-nous le plaisir de nous chanter quelque romance française.

JULES.

Une romance?... Avec ça que nous sommes très-fortes sur la romance...

LOIGNON.

D'une force à faire trembler la maison... quoi !

JULES.

Ecoutez bien !

JULES.

AIR : *Je m' nomme Ganivet ;*

(de la Rue du Carrousel.)

Ah ! comm' on jug' mal,

En général,

Nos pauvres filles ;

Qu' on vient tracasser,

Par c' qu' on croit qui n' y a qu' à s' baisser.

Laissons ces farceurs,

S' piquer aux aiguilles,

Et prouvons mes sœurs,

Que dans les mod' il y a des mœurs.

TOUS.

Laissons ces farceurs, etc.

FIRMIN.

Oui, nous montrerons

Aux lurons,

Qui convoit' nos charmes,

Qu' il n' faut pas avec

Des femmes comme nous manquer d' respect.

N' rendons pas nos cœurs,

Encore moins les armes,

Et prouvons mes sœurs,

Que dans les mod' s il y a des mœurs.

TOUS.

N' rendons pas, etc.

L' OFFICIER.

C'est à ravir..... Je n'y tiens plus !..... Il faut que je l'embrasse!...

LOIGNON.

Tiens, M. de l' Amadou qui prend feu!

FIRMIN.

Je ne vous le conseille pas!

JULES, en lui donnant un soufflet.

Finissez, ou je vous donne un soufflet!

GUSTAVE ET FIRMIN.

C'est comme nous ! (*L' officier et deux autres soldats re-
poivent, en même tems, des soufflets.*)

L' OFFICIER.

Ah ! pour le coup, c' est trop fort!

LES SOLDATS.

Elles nous le paieront cher!

LE CAPITAINE.

C'est ce que nous allons voir!

JULES.

Ah ! si j' avais mon sabre!

FIRMIN.

Allons les chercher ! -

L'OFFICIER.

Vous ne nous échapperez pas !

JULES.

C'est ce qui vous trompe ! (*Les guérillas barrent le chemin : les officiers sautent par dessus le comptoir, les sièges, etc. ; les guérillas courent après.*)

SCÈNE XVII.

LOIGNON, DEUX SOLDATS.

LOIGNON, tout en plumant son dindon.

Quels gaillards !... Il paraît que je n'ai pas eu le bonheur de leur plaire.

I^{er} SOLDAT.

Eh bien ! et toi ?

LOIGNON.

Comment, z'et toi ?... Si vous vouliez bien prendre d'autres manières.

II^e SOLDAT.

Est-ce que tu voudrais faire aussi la méchante ?

LOIGNON.

Moi ?...., Jamais j'n'ai passé pour une méchante fille.... D'mandez à tout le régiment... J'suis douce comme une paire d'agneaux.

I^{er} SOLDAT.

A la bonne heure !... (*A son camarade.*) Regarde donc, quelle jolie taille !

LOIGNON.

Eh bien !

II^e SOLDAT.

Et ces yeux fripons.

LOIGNON.

Oh ! eh !... Qu'est-ce que c'est que ce genre-là ?

I^{er} SOLDAT, la prenant à bras-le-corps.

Il n'y a pas à dire, il faut que celle-là paie pour les autres !

LOIGNON.

Voulez-vous bien me lâcher !

I^{er} SOLDAT.

Rends-toi de bonne grâce, ou je prends ton bouquet.

LOIGNON.

Oui, compte là-dessus.

AIR : *Tu n'auras pas ma rose.*

Tes manières sont trop lestes.

Dis donc, Monsieur l'farceur :

À bas les mains, pas d'gestes,

Respect à la pudeur.

Veux-tu savoir un' chose ?

Approch'-toi donc d' plus près ;

(*Mystérieusement.*)

Tu n'auras pas ma rose, *bis.*

Car tu la flétrirais.

Je vous prévient que, quand on me met le feu sous le nez, ça me brûle, et que les torgnoles vont leur train.

I^{er} SOLDAT.

J'suis curieux de voir ça.

LOIGNON,

Goûte z'en donc ! (*Il prend les poupées qui sont sur le comptoir, et frappe à droite et à gauche.*)

I^{er} SOLDAT, tirant son sabre.

A mon tour !

LOIGNON.

Il dégaine... Il n'y a plus de parade, et je détale... Mais ce ne sera pas pour long-tems... les enfans !... (*Loignon se sauve ; un soldat veut courir après, son camarade l'arrête.*)

SCÈNE XVIII.

LES DEUX SOLDATS.

I^{er} SOLDAT.

Laisse-là cette effrontée ; cherchons plutôt de quoi satisfaire notre appétit.

II^e SOLDAT.

Tu as raison, et tout ce qui nous tombera sous la main... fricassé.

I^{er} SOLDAT, regardant à droite.

Eh ! mais... il y a un gros de Français cachés là ! (*Courant à l'escalier.*) Mon officier !... mon officier !... nous sommes trahis !...

SCÈNE XIX.

M^{me} VESTA, ELODIE, HELOISE, AMENAIDE, *en lanciers*; TOUS LES SOLDATS, *descendant l'escalier, le sabre à la main.*

LES GUÉRILLAS.

AIR : *De la maison de Plaisance.*

Rendez-vous!

LES FEMMES, à part.

Rendons-nous.

Voyons, que faut-il faire?

LES GUÉRILLAS.

Rendez-vous.

LES FEMMES.

Ah! ma chère,
C'est vraiment fait de nous.

ÉLODIE.

Il faut, au moins, avoir l'air de faire résistance.

AMÉNAÏDE.

Essayons de leur faire peur.

ELODIE, s'avancant.

C'est ça. (*Haut.*) Morbleu!... ventrebleu! (*A Aménaïde.*)
Va donc aussi toi.

AMENAIDE, s'avancant.

Hum!... hum!... Goddem!...

HÉLOÏSE.

Hum!... mille carabines!... Ah! qu'il a l'air méchant!

M^{me} VESTA, à part.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines... Ce n'est
pourtant pas la première fois que cela m'arrive.

L'OFFICIER.

Rendez-vous, vous dis-je... ou suivez-nous!

ELODIE, à part.

V'là mon courage parti.

AMENAIDE, à part.

J'en ai assez.

M^{me} VESTA.

Grâce! grâce!

L'OFFICIER.

Des soldats français qui se cachent et qui demandent grâce... et un vieux grognard encore!...

M^{me} VESTA.

Un vieux grognard?... (*A part.*) Ils s'y connaissent!

SCÈNE XX.

LES MÊMES, UN SOLDAT, conduisant THERESA, qui a le schako, la veste par-dessus sa robe, et le sabre à la main.

LE SOLDAT.

Capitaine, en voilà encore un!

THERESA.

N'lâchez pas les chiens... je me rends à discrétion!

L'OFFICIER.

Que signifie une pareille mascarade?

M^{me} VESTA.

Que vous avez affaire à des femmes... grâce! grâce!...

L'OFFICIER.

Ah ça! et les autres?...

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, LE CAPITAINE, JULES, FIRMIN, GUSTAVE, toujours en femmes, mais le sabre à la main.

LE CAPITAINE.

Ah! les autres!... c'est différent. Bas les armes!

LES FRANÇAIS.

Même air.

Rendez-vous.

LES GUÉRILLAS.

Rendons-vous?

Quel est donc ce mystère?

LES FRANÇAIS.

Si vous voulez la guerre,
Ces dames jugeront les coups.

L'OFFICIER.

Malédiction!

JULES.

Jure tant que tu voudras; mais, au moindre mouvement...

L'OFFICIER.

Nous ne saurions vous craindre, nous sommes maîtres de la ville!

SCÈNE XXII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, LOIGNON, *accourant.*

LOIGNON.

C'est ce qui te trompe.... Je viens d'en apprendre de belles!... J'savais bien que notre brave commandant ne nous laisserait pas dans le pétrin!

LE CAPITAINE.

Que s'est-il donc passé?

LOIGNON.

C'qui s'est passé?... c'que j'avais d'viné... Notre commandant s'est avisé d'un moyen : sa retraite n'était qu'une frime... Il s'était placé en embuscade, de façon à laisser avancer ces farceurs-là. Il vient de reparaitre, et toute leur z'avant-garde se trouve sous les scellés.

JULES.

Il se pourrait!

LES GUÉRILLAS.

Battons en retraite.

LOIGNON.

C'est une petite surprise qu'il leur z'a ménagée!.. Tenez, entendez-vous c'te marche de notre connaissance.

(*On entend le pas redoublé.*)

L'OFFICIER, aux siens.

Sauvons-nous!

LOIGNON, le regardant.

Oui... vous n'irez pas loin... et la preuve... (*On voit un peloton de Français traverser dans le fond... ils arrêtent les Espagnols.*)

ÉLODIE.

Ainsi, nous sommes libres.

HELOISE.

Nous pouvons déposer nos uniformes.

M^{me} VESTA.

Nous pouvons nous vanter de l'avoir échappé belle.

LE CAPITAINE.

Messieurs, nous allons retourner auprès de notre commandant : il ne faut pas nous exposer deux fois à ce qu'on se batte sans nous.

HELOISE, à Jules.

Eh quoi ! vous partez ?

ÉLODIE, à Firmin.

Vous nous abandonnez.

M^{me} VESTA.

Et vos sermens.....

LE CAPITAINE.

Nous les tiendrons... si lès boulets n'y mettent pas opposition.

THERÈSA, à Loignon.

Et vous, quand m'épouserez-vous ?

LOIGNON.

Moi.. voyons, Catalane.. avant tout, avez-vous du quibus ?

THERESA.

Quoi que c'est que ça, du quibus ?

LOIGNON.

C'est comme qui dirait du pain, du vin et du fricot sur la planche.

THERÈSA.

Tiens, si j'en ai... mon père est fermier.

LOIGNON.

Un gros fermier Catalan ?

THERESA.

Oui.

LOIGNON.

En ce cas touchez-là... Catalane... un soldat français n'a que sa parole et vous êtes vivandière du troisième lancier, voilà.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de M. Bellon,
Ou vaudeville des Jolis Soldats.

CHOEUR.

Ah ! quel plaisir ter.

Ici plus d'alarmes !

Plus de larmes,

Ah ! quel plaisir ! ter.

Ne songeons plus qu'à nous divertir.

ÉLODIE.

Quand pour nous un mari se présente,
S'il est vieux, jaloux, brusque et vilain,

Ah ! quel chagrin ! ter.

L'or offert par lui n'a rien qui tente,

Ah ! quel chagrin ! ter.

Quand il nous faut accepter sa main ;
Mais celui qui dans nos fers s'engage,

S'il est au gré de notre désir ;

Quand il n'aurait que son âge

Et son nom à nous offrir...

Ah ! quel plaisir, ter.

Ici plus d'alarmes, etc

LE CAPITAINE.

Quand l'âge leur dit : posez les armes !
Aux plus jeunes laissez le terrain ,
Ah ! quel chagrin !
Nos vieux grenadiers versent des larmes ,
Ah ! quel chagrin !
De s'arrêter, en si beau chemin ;
Mais s'ils apprennent que pour la France,
Leurs jeunes rivaux ont su cueillir
Les lauriers qu'en leur absence
La paix laissa reverdir...
Ah ! quel plaisir ! etc.

JULES

La Grèce en deuil a perdu ses charmes ,
Livrée au joug du Turc inhumain ,
Ah ! quel chagrin !
Partout des sanglots, des cris, des larmes ,
Ah ! quel chagrin ;
Mais vint ce beau jour de Navarin ,
Ce jour pour les Grecs fut le présage ,
Que tous leurs malheurs devaient finir :
Oui, d'un horrible esclavage ,
Nous saurons les affranchir.
Ah ! quel plaisir ! etc.

LOIGNON.

Quand au bivouac couché sur la dure ,
L'troupier brûl' d'amour et meurt de faim ,
Ah ! quel chagrin !
J'ai passé par les maux qu'il endure ,
Ah ! quel chagrin !
D'avoir l'estomac vide et l' cœur plein ;
Mais qu' dans sa bonté la providence ,
Sous sa main tout à coup lass' venir ,
Un' fillette à mettre à rôtir ,
Un' bonne volaille à rôtir...
Ah ! quel plaisir ! etc.

THERESA , au public.

Quand d'nouveaux plaisirs la foule avide,
Nous quitte pour aller chez le voisin ,
Ah ! quel chagrin !
D'avant les log's désertes et l'parter' vide ,
Ah ! quel chagrin !
Le pauvre caissier ronge son frein ;
Mais quand là bas la queue est si forte ,
Qu' les gendarm's n' peuvent la r'tenir ,
Quand on s'assomme à la porte ,
Qu'en d'dans on se presse à mourir ,
Ah ! quel plaisir ! *ter. 3*
Lorsque le monde
Chez nous abonde,
Ah ! quel plaisir ! *ter.*
Messieurs, n'oubliez pas d'y r'venir.

FIN.